

Coda au triptyque « Pour voir l'étoile faible »

LA SUPERNOVA

(le faux veilleur)



Le Jour ni l'Heure - En Lomax - autoportrait églogal, chemin du Barachin, Lectoure, Gers, mercredi 12 mars 2014, 15:27:59

Renaud Camus, « autoportrait églogal », Le Jour ni l'Heure — Lecture, 12 mars 2014, 15 h 27.

Le triptyque qu'on vient de lire fondait sa morale sur une vérité de rétine. Sa coda fonde son portrait sur une vérité de ciel profond. La voici. Un soir, dans un ciel qu'il a patiemment appris à lire de côté, l'observateur voit un point qu'il n'avait jamais remarqué se mettre à flamber — en quelques heures, plus brillant que toute la galaxie qui le porte. Toute sa discipline devient inutile : il n'y a plus qu'à être ébloui. Et ce qu'il contemple, sans le savoir d'abord, c'est une mort. La supernova est l'agonie d'une étoile ; son éclat maximal est son dernier souffle. La lumière la plus violente du ciel n'annonce pas une naissance : elle signe une fin qui se prend pour une aube.

Il y a, dans le ciel de l'époque, un tel astre. Il s'appelle Renaud Camus. Longtemps fin lettré, diariste de l'infime, il s'est mis un jour à flamber d'une seule note — la race — et c'est de cette combustion qu'il éclaire désormais tout. Il se présente comme le veilleur, le dernier éveillé, le lanceur d'alerte d'un peuple endormi ; il crie *la vérité interdite, regarde en face*, et fait de la frontalité du regard l'unique courage. Mais cette posture, le triptyque l'avait par avance désarmée. *Notre époque prend toute retenue du regard pour une fuite, toute sobriété pour de la complicité, tout silence pour de l'indifférence.* Renaud Camus est cette phrase faite homme : la voix qui tient la pudeur pour une lâcheté et le tact pour une trahison.

Reprenons nos propres images, et retournons-les sur lui. Le quatuor d'abord : pour que l'ensemble sonne juste, chacun doit consentir à jouer un peu faux, à ne pas occuper toute la place. Renaud Camus est le soliste de la justesse absolue. Il tient sa note pure — le sang, la race, le blanc — sans la moindre

concession, et c'est l'accord entier qui se brise. La pureté n'est pas la condition de l'harmonie : elle en est la destruction. L'homme incapable de jouer un peu faux est, exactement, l'homme de la pureté ethnique ; c'est la même faute, transposée de l'archet à la cité.

La frontalité ensuite. Nous avons écrit qu'*aborder le présent en face, c'est l'éteindre*, et que la lumière brute peut être *une violence faite à ce qui ne supporte pas d'être ainsi éclairé*. Renaud Camus est cette violence érigée en doctrine. Son projet photographique — des centaines de milliers de clichés, chacun titré, daté à la seconde, légendé d'un néologisme — est la fixation frontale faite œuvre de vie : un monde entier sommé de comparaître sous le faisceau, et aussitôt glosé, nommé. Rien, chez lui, ne reste dans sa pénombre. Rien n'a le droit d'être *presque rien*.

Grenier enfin, et c'est le renversement le plus net. *Il faut être moins soi pour que le monde soit plus*. Toute la sagesse du dernier volet tenait dans le *présent (ailleurs)* — la présence déplacée, la parenthèse, le retrait dans le retrait. Renaud Camus est l'anti-Grenier intégral : non pas *présent (ailleurs)*, mais présent partout, et au centre. Il existe de lui une photographie où il pose devant son propre portrait encadré — le visage redoublé, le moi fait icône. Là où Grenier s'efface pour que l'œuvre advienne, Renaud Camus se dilate pour que lui seul demeure. Le *tsimtsum* enseignait que Dieu se retire pour que le monde soit ; Renaud Camus se répand pour que le monde ne soit plus que lui. C'est l'anti-créditeur : celui qui refuse de ménager le vide où l'autre pourrait apparaître.

De là tout se déduit, et l'astronomie continue de dire vrai. Une supernova efface, le temps de son éclat, toutes les étoiles faibles alentour — non par cécité de l'œil, mais par excès de lumière. Renaud Camus prétend veiller sur les astres ténus d'une civilisation mourante ; il est précisément ce qui les rend invisibles. Une seule étoile qui meurt surpasse des milliards d'étoiles vivantes : voilà sa mégalomanie d'un éclat unique contre la multitude discrète. Et sa lumière, comme celle des astres morts, nous parvient d'un foyer déjà éteint — glose interminable d'un logos qui a perdu sa Parole, parole-fantôme qui occupe le ciel sans plus rien éclairer.

Reste le plus dur à dire, et qui me concerne d'abord. Cette supernova n'est pas la mort de la civilisation qu'il pleure. C'est la mort d'une certaine parole — la nôtre. Renaud Camus est l'éclat terminal de la tradition moraliste française elle-même : le scalpel de La Bruyère, la chronique, l'œil exercé à la comédie humaine, virés au cancer. Le même héritage que j'habite, explosant en sa propre négation ; l'œil du moraliste retourné en œil de la haine. Voilà pourquoi il faut le redire clairement : il est ce que devient cette parole-là quand elle cesse de se retirer, quand elle renonce au tact, au décalage, au *presque-rien*.

* * *

Mais une supernova retombe toujours. En quelques semaines elle pâlit, le ciel se rouvre, et les étoiles faibles sont là, inchangées — elles n'avaient pas disparu, l'éblouissement seul les masquait. C'est cela qu'il faut se redire lorsque l'éclat couvre tout et qu'on le croit éternel. L'étoile faible n'a pas besoin de vaincre la supernova ; il lui suffit de durer plus

longtemps qu'elle. La fausse étoile flambe et se prend pour le ciel. La vraie attend, un peu de côté, qu'on cesse de la fixer. Et lorsque le grand éclat de mort sera retombé, par quelque soir clair, c'est elle encore — discrète, perpétuelle, *présente (ailleurs)* — qui se laissera apercevoir dans la marge du regard.

Le Lorgnon mélancolique